

Variété

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue suisse de photographie**

Band (Jahr): **7 (1895)**

Heft 1

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avec la lumière réfléchie, diffuse, l'écran jaune est d'autant plus nécessaire que le soleil s'approche de l'horizon, afin que les rayons bleus abondants soient absorbés.

Il en est autrement quand on photographie des objets éclairés par la lumière *directe* du soleil. En ce cas l'atmosphère est extincuteur partiel des rayons bleus, surtout le matin et le soir. L'effet des rayons *jaunes* et *verts* est donc le plus *fort*, quand le soleil se lève ou se couche. Alors on peut se passer de l'écran jaune le soir et le matin.

A côté de ces deux cas il en est plusieurs dans lesquels il n'est pas possible de se former *à priori* un jugement sur la composition de la lumière (quant à la quantité des rayons bleus ou jaunes). Je cite un exemple, où même la lumière réfléchie est composée de manière que l'effet des rayons jaunes est très fort. Cela arrive quand les rayons directs du soleil sont réfléchis par des cumulus. Déjà la couleur blanche de ces nuages prouve que les rayons bleus ne peuvent pas être aussi prépondérants que dans la lumière bleue du ciel. En effet des photographies faites en la présence de tels cumulus ont montré la présence en assez forte proportion des rayons jaunes et verts même sans l'emploi de l'écran jaune.

Hugo MULLER.

VARIÉTÉ

Les clichés d'Aymon.

Suivant la formule consacrée, l'origine des relations entre les familles Aguilard et de la Reyssouze « se perdait dans la nuit des temps. » Et si quelque observateur se fût

avisé de soumettre à une analyse minutieuse la sympathie qui unissait le capitaine Aguilard et Aymon de la Reys-souze, il eût reconnu qu'elle se composait uniquement d'habitudes invétérées.

Plus âgé de quinze ans, Aymon abusait de cette situation privilégiée pour accabler le capitaine de citations jamais renouvelées, toujours prévues, et énoncées d'un ton professoral; à toute heure du jour, il le criblait des mêmes traits depuis longtemps émoussés, mais d'autant plus agaçants. Ancien magistrat, il était atteint de cette manie, si commune chez ceux qui étalent des favoris corrects au-dessous d'une toque et au-dessus d'une robe; M^{me} de la Reys-souze manifestant une répulsion évidente pour ce genre littéraire, son mari en était réduit à déverser ses apophtegmes sur les visiteurs qui se risquaient dans son intimité. — Tous les ans durant quelques semaines, le capitaine séjournait chez M. de la Reys-souze, lisait, se promenait, et acceptait avec plaisir un genre de vie dont la monotonie somnifère le délassait des préoccupations militaires; il supportait d'ailleurs les dictons et aphorismes d'Aymon avec une impassibilité si stoïque, qu'il était devenu un hôte choyé et nécessaire.

Mais — en 1892 — dès son arrivée, Aguilard se montra soucieux, rêveur. Symptôme plus fâcheux : les citations d'Aymon l'horripilaient, — et il le laissait voir. Comme de coutume, M^{me} de la Reys-souze ne prononçait que de rares paroles; mais sur son visage, habituellement somnolent, se lisaient de fréquentes impatiences; dans ses yeux foncés, cerclés de bistre, s'allumaient de courtes lueurs, et tous ses gestes, toutes ses attitudes trahissaient un trouble persistant. Quoique Aymon ne semblât pas impressionné par l'humeur maussade de son entourage, tous trois cependant, sans l'avouer, éprouvaient la sensation plus ou moins

nette d'une tension anormale dans les liens qui les rapprochaient.

Un dimanche après midi, le capitaine Aguilard, assis sur la dalle qui couronnait le mur de la terrasse, fumait des cigarettes ininterrompues, et laissait errer ses regards tantôt sur la campagne, tantôt sur le panorama des Alpes qui déployaient à l'horizon leurs lumineuses splendeurs. A quelques pas, sur un banc rustique, M^{me} de la Reysouze lisait, adossée à une charmille taillée qui entourait la terrasse d'un demi-cercle de feuillage compacte. Dans le grand silence qui régnait sur les environs, ils échangeaient à de longs intervalles quelques paroles indifférentes.

— L'intrigue de ce roman ne vous captive guère, dit Aguilard; depuis une demi-heure, vous n'avez pas tourné une page.

— Cette *Débauche!* repartit M^{me} de la Reysouze; que c'est long et fastidieux!.... et plein d'horreurs!.... Pour les militaires comme vous..... passe encore...

— Pour nous, ces récits ne sont pas moins navrants.... mais plus passionnants que pour une jeune femme. Si vous voulez, je pourrais aller vous chercher...

— Non, merci... je ne lis pas.

Elle ferma son livre, leva les yeux vers les montagnes lointaines, et retomba dans sa rêverie. Les minutes s'écoulaient lentement, dans la chaleur lassante du milieu du jour; autour d'eux ils sentaient flotter des effluves énervants, des pensées inquiètes, insidieuses, qui les frôlaient, les troublaient, — mais dont ils ne voulaient pas s'avouer l'influence croissante. Enfin, — attirée par les yeux du capitaine fixés sur son visage, — elle croisa son regard avec le sien, longuement, sans trouble apparent, — jusqu'au moment où une rougeur fugitive vint colorer son teint

mat. Tandis qu'elle abaissait ses paupières, Aguilard murmura :

— Hélène !... dites... vous m'avez pardonné ?

— Vous pardonner ? reprit-elle d'une voix assourdie.

— Soyez indulgente, je vous en supplie ! Vous comprendrez combien longtemps j'ai tenté de résister..., quels efforts de tous les instants ont pu m'empêcher de parler jusqu'ici. — Mais hier, dans le calme de cette clairière..., vous marchiez si près de moi..., vous ne parliez plus..., lorsque j'ai saisi votre main, vous l'avez laissée dans la mienne. Alors mon amour m'a entraîné..., et si mes lèvres ont touché vos cheveux.....

— Vous pardonner ? mon ami, répéta M^{me} de la Reysouze ; et à mots entrecoupés, lents, comme si elle eût hésité, de crainte de laisser paraître quelque émotion, — elle continua :

— Je n'ai rien à vous pardonner. Déjà pendant votre dernier séjour ici, j'avais prévu la fin prochaine de notre ancienne amitié ; à sa place grandissait chaque jour un sentiment, nouveau pour moi, plus fort..., plus doux peut-être...

— Oh ! Hélène... quelle joie !... puis-je croire.....

— Je ne m'en suis pas inquiétée... tellement j'étais certaine que votre loyauté vous interdirait tout aveu, et qu'une année d'éloignement guérirait cette fièvre. Mais à votre retour, la semaine dernière, j'ai lu dans vos premiers regards que je m'étais trompée, — j'ai senti... ce qui est arrivé. Et je n'ai pas été surprise... hier... dans la clairière..... ; non... pourquoi dissimuler ? Bien des jours se passeront avant que nous puissions de nouveau parler à cœur ouvert... ni surprise, ni offensée ; une impression de terreur indéfinissable m'a glacée : quelqu'un nous observait !

— Je ne comprends pas cette crainte, sans motif....

— Je ne peux rien expliquer, et pourtant j'en suis sûre ; un œil inconnu était fixé sur nous... de près ou de loin, je ne sais... *on nous a vus !* Depuis lors, cette idée ne me quitte plus ; et vivre ainsi, avec cette continuelle angoisse, dans un mensonge sans fin..., je ne pourrais pas ! Ami, croyez-moi, les jours heureux sont passés !

— Pourquoi vous alarmer ? dit Aguilard ; je combattrai ce vertige, je m'efforcerai près de vous de rester l'ami d'autrefois. Si vous le désirez, j'aurais le courage de m'éloigner.....

Subitement il se tut : sur le gravier de l'allée, des pas lents et réguliers bruissaient en se rapprochant. M^{me} de la Reyssouze se leva, prit son livre, et sans une parole, disparut derrière la charmille. Quelques secondes plus tard, de l'autre côté de la terrasse, apparut Aymon, solennel et décoratif, dans son immuable redingote noire ; ses favoris grisonnants descendaient réguliers vers ses épaules, accentuant le contraste avec son teint rubicond ; mais — fait anormal, — il avait repris son masque de magistrat, et son sourire satisfait n'entr'ouvrait plus ses lèvres rasées.

— Tout seul, capitaine ?

— Tout seul.

— J'aurais dû m'en douter, l'atmosphère étant nuageuse.

— Je ne saisis pas.

— Vous avez oublié l'axiome du poète :

Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Loin d'égayer Aguilard, cette facétie contracta sa bouche en une grimace si expressive, que Aymon n'hésita pas à ajouter :

— Ses yeux m'ont dit : Ton plat discours m'embête,
Bête !

— Et votre chasse aux champignons ? Avez-vous été heureux aujourd'hui ? demanda le capitaine, avec l'intention évidente de transporter la conversation sur un terrain moins rocailleux.

— Je n'ai pas chassé aujourd'hui... ni même depuis longtemps ; la saison n'est point propice. Vous l'auriez remarqué, si votre humeur mélancolique ne vous rendait indifférent à l'existence de votre entourage. Non ! les champignons ne sont plus l'objet de mes travaux ; je me suis adonné à de nouvelles études : depuis l'an dernier, mes loisirs sont charmés par la photographie. Je travaille assidûment..., je fais des découvertes...

— Vous ? des découvertes ?

— Eh ! oui, des découvertes ! Je ne suis plus « vieux jeu » comme vous aimiez à le constater ; je me modernise ! *Quantum mutatus...* et je venais vous faire part de mes plus récents succès.

— Mais... je n'y entends rien.

— Vous êtes trop modeste, mon ami ; vous verrez, cela vous intéressera. La semaine dernière, j'ai expérimenté un appareil pour la photographie à grande distance. A mon objectif, j'ai adapté un système divergent qui l'a transformé en un vrai télescope, et j'ai obtenu des clichés surprenants. Ainsi..., tenez..., de mon laboratoire, j'ai photographié le château de la Verpillère, distant de quatre kilomètres huit cent vingt-deux mètres ; examinez cette épreuve..., voyez ces détails d'architecture..., n'est-ce pas parfait ?

Aguilard prit la feuille roulée que lui tendait Aymon ; l'ouvrit ; puis, après quelques secondes, la lui rendit :

— Oui..., pas mal..., assez curieux.

— Vous ne semblez pas enthousiaste, observa Aymon ; vous n'êtes point, il est vrai, un adepte de la science du soleil. Voici un autre sujet qui retiendra peut-être votre attention :

la Claire-Voie..., ce sentier, — que vous connaissez sans doute, — ombragé de chênes vénérables. Sous leur voûte séculaire, vous remarquez, n'est-ce pas, ce couple enlacé, qui détache si nettement sa silhouette sur ces buissons éclairés par des rayons obliques? une pure bucolique!..... et surtout, — ne l'oubliez pas! — à trois kilomètres de l'objectif!... Vous reconnaissez les deux promeneurs?... Non?... Prenez donc cette loupe : la femme?... prononcer son nom serait indiscret : cette élégance de formes, ces lignes ondoyantes..., *incessu patuit dea!* Et son cavalier : la tournure militaire, le costume ajusté, la moustache en croc, le désignent suffisamment...

— En effet, hasarda Aguilard, il me semble que...

— Allons capitaine, assez de réticences. Soyez franc ; vous les avez reconnus, ces amoureux ; votre silence embarrassé me le prouve... *Quousque tandem.....* « jusqu'à quand » croyez-vous que je tolérerai la situation ambiguë où vous me maintenez depuis trois semaines?

— Aymon! pas d'insinuations, s'il vous plaît! Si vous vous estimez offensé, si vous désirez une réparation.....

— Ne vous emportez pas, mon cher capitaine,

... Je sais tuer aussi : je suis rhéteur!...

et souvenez-vous que je ne suis point un mari tragique. Dans le cours d'une longue carrière, j'ai représenté Thémis aux yeux des humains ; j'ai tenu ses balances avec impartialité, sans jamais brandir son glaive, — et je ne veux pas aujourd'hui le tirer de son fourreau. D'ailleurs, une enquête plus approfondie serait superflue, *habemus confidentem reum!* La pièce à conviction, — ce cliché, — est une preuve absolument convaincante. Aussi me bornerai-je à rendre un arrêt brièvement motivé. Considérant...

— Cette palinodie est d'un goût douteux ! interrompit Aguilard.

— Sachez que, en tant que juge, je ne me suis jamais permis la moindre palinodie ; — et maintenant comme jadis, — je suis juge ! Donc, je reprends : considérant d'une part, que j'estime trop ma légitime épouse pour la soupçonner, et que je ne dois voir dans sa conduite qu'une imprudence irréfléchie ; — considérant d'autre part, que cette imprudence peut avoir des conséquences irréparables et délictueuses ; que, si vos excursions illégales avaient d'autres témoins que mon télescope, — *sæpe latet anguis in herba*, — la Renommée aux cent voix aurait tôt fait de bannir la paix de mon domicile....., j'arrête : vous vous éloignerez, et la sentence sera exécutoire dans le plus bref délai.

— Vous me permettrez bien..., commença Aguilard consterné ; mais déjà Aymon avait tourné le dos, et remontait d'un pas majestueux vers la cour de la ferme. Bientôt le capitaine l'entendit appeler le cocher :

— François ! vous tiendrez l'équipage attelé pour le train de six heures, et vous conduirez à la gare monsieur le capitaine Aguilard.

Jusqu'à la dernière minute il demeura aux côtés du condamné, l'entretenant de sujets indifférents, avec une politesse plus raffinée encore que de coutume, sans faire aucune allusion à la décision récente, — mais ne lui laissa pas une minute de liberté.

Quand Aguilard fut dans la voiture, Aymon lui affirma que M^{me} de la Reyssouze, empêchée d'assister à ce départ le regretterait infiniment, qu'il lui transmettrait les compliments du voyageur, et que lui-même espérait le revoir, plus tard, lorsque le temps, — *tempus edax rerum*, — aurait fait son œuvre d'apaisement. Et tandis que la haute grille

de fer grinçait en se refermant derrière l'attelage, tandis que le capitaine, le cœur serré songeait que, — au delà de cette porte, — s'ouvrait devant lui un avenir désolé, — Aymon se prit à écouter le trot lointain du cheval sur la route durcie, et scandant du doigt le rythme du vers, il déclama :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum!

(A suivre.)

FAITS DIVERS

Concours de la goutte d'eau.

En ouvrant ce concours, notre but était bien moins d'éclaircir une question scientifique que de poser un problème de photographie instantanée.

La question scientifique, en effet, semble avoir été résolue par les travaux théoriques et pratiques de Savart¹, Magnus², Rayleigh³ et principalement par ceux de M. Philippe Lenard⁴, de Bonn, qui a pu déterminer avec toute la sûreté désirable la courbe elliptique de la goutte d'eau à un point donné de sa chute.

Le problème de photographie instantanée présentait à lui seul un réel intérêt et des difficultés considérables, dignes de tenter quelques amateurs d'élite.

Nous devons constater que ceux qui ont affronté le concours n'ont pas été très nombreux et bien moins encore ceux qui ont présenté un travail réellement intéressant.

¹ Savart. *Ann. de chimie et de physique*, 53, p. 337, 1833.

² Magnus. *Pogg. Annalen*, 95, p. 1, 1855, et 106, p. 1, 1859.

³ Lord Rayleigh. *Proc. Roy. Soc.*, 29, p. 71, 1879.

⁴ Ph. Lenard. *Annalen der Physik und Chemie*, neue Folge. Band XXX, 1887.